

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 10

Artikel: Quelques souvenirs du christianisme primitif
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179330>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Lausanne, le 2 Mars 1867.

Jamais nous n'avons vu la grande salle du Casino aussi richement parée qu'aujourd'hui. Elle a mis ses plus beaux habits de fête pour le bal donné ce soir par MM. les officiers de Lausanne et des principales villes du canton.

Déjà, en 1853, un bal semblable a eu lieu dans le même local.

La salle du Casino n'offre pas beaucoup de ressources à la décoration; malgré cela, les officiers chargés de ce soin méritent de justes éloges pour l'activité, l'art et le bon goût qu'ils ont apporté dans cette tâche difficile.

Les embrasures des fenêtres du côté nord de la salle ont été transformées en niches de verdure renfermant chacune, sur son piédestal, un chevalier armé de toutes pièces. Dans l'embrasure de la porte se détache sur un fond bleu, entouré de verdure, un ancien Suisse tenant le magnifique drapeau offert en 1858 par le canton de Zurich aux cantons de Vaud et de Genève pour leur énergique et belle attitude lors de notre conflit avec la France, au sujet de l'asile accordé en Suisse à Louis-Napoléon Bonaparte.

Au midi, se trouve le grand trophée ornant l'estrade destinée à l'orchestre; il est composé de différentes pièces d'artillerie, de drapeaux, de pyramides de boulets et d'un soleil formé d'épées à deux mains. L'effet en est très-beau. — Sur les deux autres côtés de la salle plusieurs trophées d'armes anciennes, de drapeaux de la République Helvétique et du Canton.

L'illumination sera superbe. Outre les deux grands lustres, vingt lustres plus petits, formés très-ingénieusement avec des bayonnettes, répandront la lumière de plus de trois cents bougies.

L'ensemble présente un aspect à la fois féérique et imposant.

L'orchestre, qui comptera vingt-cinq musiciens, sera dirigé par M. Gerber.

Heureux ceux qui auront le privilège de jeter un coup-d'œil sur cette fête, alors que le quadrille ou la valse feront ressortir les couleurs vives du costume militaire et l'éclatante blancheur des robes de bal, au milieu d'une salle si brillamment décorée.

L. M.

Quelques souvenirs du christianisme primitif.

Les missionnaires employés dans certaines régions de l'empire turc, lisons-nous dans les *Deux-Patries*, mentionnent souvent, dans leurs lettres, les impressions de tristesse qu'ils éprouvent en retrouvant, dans quelques-uns des lieux qu'ils évangélisent, les traces d'un christianisme ancien, que les révolutions ont fait disparaître. Deux voyageurs modernes, MM. de Vogué et Waddington, ont fait récemment à un journal scientifique (*La Revue archéologique*) une communication où les mêmes faits sont consignés. On n'en lira pas sans intérêt le fragment que voici :

« Je vous demande la permission de vous conduire à notre suite dans les montagnes qui se trouvent entre Antioche, Alep et Apamée, sur la rive droite de l'Oronte, et qui, dans le pays, sont désignées sous les noms de Dj-Riha, Dj-Ala, Dj-Alaqa et Dj-Semaâm. Je ne crois pas qu'il existe dans toute la Syrie un ensemble que l'on puisse comparer à celui que présentent les ruines de ces contrées.

» Je serais presque tenté de refuser le nom de ruines à une série de villes presque intactes, ou du moins dont tous les éléments se retrouvent, renversés quelquefois, jamais dispersés, dont la vue transporte le voyageur au milieu d'une civilisation perdue et lui en révèle pour ainsi dire tous les secrets.

» En parcourant ces rues désertes, ces cours abandonnées, ces portiques où la vigne s'enroule autour des colonnes mutilées, on ressent une impression analogue à celle que l'on éprouve à Pompeï, moins complète, car le climat de la Syrie n'a pas défendu ses trésors comme les cendres du Vésuve, mais plus nouvelle, car la civilisation que l'on contemple est moins connue que celle du siècle d'Auguste.

» En effet, toutes ces cités, qui sont au nombre de plus de cent cinquante sur un espace de trente à quarante lieues, forment un ensemble dont il est impossible de rien détacher, où tout se lie, s'enchaîne, appartient au même style, au même système, à la même époque enfin, et cette époque est l'époque chrétienne primitive, et la plus inconnue jusqu'à présent au point de vue de l'art, celle qui s'étend du quatrième au septième siècle de notre ère. On est transporté au milieu de la société chrétienne; on surprend sa vie, non pas la vie cachée des catacombes, ni l'existence humiliée, timide, souffrante qu'on se représente généralement,

mais une vie large, opulente, artistique, dans de grandes maisons bâties en grosses pierres de taille, parfaitement aménagées, avec galeries et balcons couverts, beaux jardins plantés de vignes, pressoirs pour faire le vin, caves et tonneaux de pierre pour le conserver, larges cuisines souterraines, écuries pour les chevaux ; dans des places entourées de portiques, des bains élégants, de magnifiques églises à colonnes flanquées de tours, entourées de splendides tombeaux. Des croix, des monogrammes du Christ sont sculptés en relief sur la plupart des portes, de nombreuses inscriptions se lisent sur les monuments ; par un sentiment d'humilité chrétienne qui contraste avec la vaniteuse emphase des inscriptions païennes, elles ne renferment pas de noms propres : des sentences pieuses, des passages de l'Ecriture, des monogrammes, des dates, c'est tout ; mais le ton de ces inscriptions indique une époque voisine du triomphe de l'Eglise ; il y règne un accent de victoire qui relève encore l'humilité de l'individu et qui anime la moindre ligne, depuis le verset du Psalmiste, gravé en belles lettres rouges sur un linteau chargé de sculptures, jusqu'au *graffito* d'un peintre obscur qui, décorant un tombeau, a, pour essayer son pinceau, tracé sur la paroi du rocher des monogrammes du Christ, et, dans son enthousiasme de chrétien émancipé, écrit, en paraphrasant le labarum, *toûto niké* : Ceci triomphe !

» Par un de ces phénomènes dont l'Orient offre de fréquents exemples, toutes ces villes chrétiennes ont été abandonnées le même jour, probablement à l'époque de l'invasion musulmane, et depuis lors elles n'ont pas été touchées. Sans les tremblements de terre, qui ont jeté par terre beaucoup de murs et de colonnes, il ne manquerait rien que les charpentes et les planchers des édifices. »

Nuit d'orage.

A MES AMIS.

Vous êtes-vous parfois réveillés palpitants
Au milieu d'une nuit froide, sombre, orageuse,
Pleine de tristes voix, de bruits inquiétants,
De soupirs, de sanglots, de cris intermittents
Rendus plus douloureux dans la saison neigeuse ?

Avez-vous entendu tourner sur leurs vieux gonds
Les volets du voisin battus par la rafale,
Ou quelque chien flairant voleurs ou vagabonds,
Emplir l'air agité de grondements profonds
Ou d'abolements criards jetés par intervalle ?

A ce sinistre chœur s'est-il encor mêlé
Le grincement aigu de quelque girouette ?
Et dans votre logis, plein d'ombre, désolé,
Les craquements d'un meuble, hélas ! trop esseulé,
S'unissaient-ils aux cris de l'affreuse chouette ?

Quand les efforts du vent ébranlent la maison,
Brisent les peupliers, déracinent les chênes,
Quand l'obscurité voile et ferme l'horizon,
Quand la terre vous semble une triste prison
Où vous ne sentez plus que le poids de vos chaînes,

Avez-vous entrevu dans le sombre lointain
Le navire en péril dont l'océan se joue ?
Passagers, matelots qui riaient au matin
Vont périr !... Leur naufrage est devenu certain,
Le navire est ouvert du flanc jusqu'à la proue.

Sans espoir de salut les vaillants matelots
Luttent contre la mort effrayante et cruelle
Qui, sans rien écouter, ni soupirs, ni sanglots,
Remonte incessamment sur l'écumée des flots
Et parle du pays qui là-bas les rappelle.

De ceux qu'ils ont quittés en disant : « Au revoir ! »
De leur mère qui prie ou de leur fiancée
Que l'instant du retour fait palpiter d'espoir ;
Du modeste foyer, où, réunis le soir,
Les amis de l'absent évoquent sa pensée.

Plus la mort se rapproche et plus le souvenir
Déroule en ses tableaux de navrante magie ;
Le vaisseau va sombrer Beaux rêves d'avenir,
Quand il n'est plus d'espoir, oh ! pourquoi revenir
Découpler du marin la fiévreuse énergie ?

Demain, quand le soleil d'un lit de poudre d'or
Se lèvera vainqueur, radieux, sans nuages,
Dans son sein palpitant la mer grondeuse encor
Détiendra pour jamais quelque nouveau trésor
Que le génie humain portait sur d'autres plages.

Demain, ceux qui priaient, luttaient seront vaincus !
Demain, ils dormiront au sein des eaux calmées !
Cris suprêmes, adieux mêlés et confondus
Avec la voix des vents, ont tous été perdus :
Un songe parle seul aux mères alarmées.

Quel effroi ! quelle angoisse à l'heure du réveil !
Ce cauchemar affreux est un mauvais augure.....
Reviendront-ils jamais ?... Un radieux soleil
Colore les grands monts de son reflet vermeil.
L'ouragan a cessé, paisible est la nature.

Ils ne reviendront pas, mères, prenez le deuil !
On vous dit : « Espérez ! ce soir, demain peut-être
» Ces téméraires fils qui flattent votre orgueil
» Ouvrant votre demeure en franchiront le seuil ;
» Chassez vos noirs soucis ils vont bientôt paraître. »

Hélas ! n'en croyez rien. L'océan destructeur
A creusé leur tombeau dans cette nuit d'orage
Où vous étiez un songe affreux, révélateur.
Priez, mères, priez ! Au grand consolateur
Demandez le repos.... Vos fils ont fait naufrage !

Février 1867.

Jeanne MUSSARD.

Mäilan.

L'ai iavai on iadzo on certain Mäilan dé la Vallà qu'êtai d'n'a fooce dão diablio. On ne l'arai pas de, kà l'êtai on tot petit botollion, rein gros, et l'êtai asse sè q'n'étalla. L'êtai venu à Cossené, à la fâirè dé la St-Denis po tatsi dé verré Grognuz, pace que l'ai voliavé démandà sa cavala po férè sè laboradzo d'âton. Ye lo trova justameint su la fâiré dei tchivrés et ye convengiront dão dzo io Grognuz déveçâi montâ à la Vallà.

Grognuz arrevé on delon après midzo, avoué sa Lise. Mäilan cin lé veyeint l'ai dit : Eh ! pourro ami ! quinna higa m'aménâ vo quie ? Ne su pas fotu dé labora avoué n'a rosse dinsé ! — Que lo diablio t'importâi po on Combi ! dese Grognuz, vo mépresi ma bête ! ye su sù que n'y a pas dein tota la Comba on tsévau asse bon !... T'einlevâ la quinna ! — No vo fatsi pas, l'ami, ma ye vu frémâ po tot lo vin que ne porrein bâiré sta né que ye vu férè recoula voutra cavala quand bin vo voudrài la férè avanci ! — Eh ! on bio cañon ! — Oh ! n'est pas dei risé ; l'est tot de bon que lo dio. — Eh ! bin va que sâi de, dese Grognuz que bisquavé dé cein que Mäilan sé fotâi dé sa Lise et sé peinsa ; atteind bougro dé Combi dão diablio, l'as bintout t'n'affére.